

Du même auteur

De ce côté du monde  
*roman*  
*Stock, 1997*

De ce côté du ciel  
*roman*  
*Bayard, 2006*

*PASCAL RUFFENACH*

L'HÔPITAL  
MARITIME

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-108016-2

© Éditions du Seuil, avril 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*« J'ai quitté mes effets,  
Mes beaux effets de neige ! »*  
André Breton, « À Rose Sélavy »,  
in *Clair de terre*



Deux octobre deux mille sept. Le jour où l'on me transporte ici, à l'hôpital maritime, au bord d'une plage de l'Atlantique. Pour y finir mes jours, probablement. La douceur de l'accueil, l'attention de ceux qui entourent mon brancard me semblent inhabituelles. On me conduit à ma chambre. Quand je découvre que la grande fenêtre ouvre sur la mer, je suis heureux. Je n'ose pas demander combien de temps est resté celui ou celle qui m'a précédé. Très vite on m'allonge sur mon lit et le brancard repart dans le couloir. Une soignante, les cheveux coupés courts, me saisit la main et me dit de me reposer.

Le lendemain, je pleure. Sans raison aucune. Juste en regardant la mer grise. Je vois le grand ratage de ma vie, toutes les impasses, le manque d'amour. De

## L'HÔPITAL MARITIME

grandes traînes de nuages s'en vont vers l'horizon et la lumière semble sortir de la mer.

L'établissement est silencieux. Les pensionnaires doivent dormir ou guetter, les yeux ouverts depuis longtemps, un premier signe de vie. Seules les grandes bouées en acier, soulevées par la houle, émettent un son rauque. Elles marquent la frontière avec le large. Lorsque le vent vient du nord-ouest, leur souffle se mélange au bruit des vagues qui viennent frapper l'acier creux et rouillé.

À six heures trente, la soignante entre dans ma chambre, poussant le chariot chargé de médicaments. Son visage porte encore les traces de la nuit. Elle pose sans bruit la boîte remplie des pilules que je dois avaler et qui me permettront de traverser la journée.

Je suis vieux. Je crois n'avoir jamais imaginé qu'un jour je serais ainsi, les jambes presque sans vie, la poitrine traversée de douleurs et l'esprit la plupart du temps absorbé par le paysage. Le tour de l'espace est vite fait. La chambre, les couloirs, la grande salle à manger du rez-de-chaussée et la terrasse sur laquelle nous allons quand il fait beau.

Je ne savais rien, autrefois, de ce que serait ma vie. Je traversais des paysages où le vent soufflait si fort qu'il transformait sans cesse ce que je pensais connaître. Il n'y avait pas de fin. Chaque jour fabriquait une



## L'HÔPITAL MARITIME

nouvelle histoire, un nouveau départ, un nouveau campement.

J'entends des voix étranges. Je commence à ne plus me reconnaître. La fatigue me noie n'importe quand, sans prévenir. Des morceaux du passé reviennent. Nombre d'images aux contours précis, déposées dans ma mémoire, commencent à se fissurer.

Le sommeil, douce plongée vers l'oubli, devient une quête. Des heures à contempler le noir. Et l'aube glisse la griffe de sa mélancolie.

Le temps, nappe aux bords invisibles, dessine en amont une sorte de masse rocheuse. Une île surgit de la mer pour disparaître aussitôt, signal qu'il y a là-bas une fin possible du voyage.

Blocs entiers de souvenirs qui dérivent sans bruit tout au long de l'après-midi, se fragmentent en plusieurs morceaux qui essaient à leur tour. Pour quelles raisons ? Où sont les fissures ? Je peux donner à chaque île le nom d'un moment, d'une personne ou d'un événement. Il y a l'île aux seins, le bateau creusé dans le sable, une gare au mois d'été. Un visage presque inconnu revient sans cesse. Une autre vie envahit la vie qu'il me reste à vivre.

Quand les souffrances forment un mur infranchissable, la soignante s'approche et pose une main douce sur mon front. Une seringue vide sa morphine. Durant quelques heures, le voyage parmi les souvenirs peut continuer. Débâcle. La mer gelée se craquelle, se fissure. L'eau remonte par les failles. Débâcle d'une vie qui s'éparpille en mille morceaux. Ce n'est pas le

## L'HÔPITAL MARITIME

printemps qui commence mais le froid, capable de tout briser.

La soignante reste assise près de moi, continuant de me tenir la main, penchée vers mon visage. J'aimerais qu'elle vienne s'allonger, une jambe repliée sur mon corps.

Le goutte-à-goutte diffuse lentement de longues plages de silence et de concentration. Pendant quelques heures je peux contempler la vie. Ma vie. Je vois un monde saturé d'histoires. Parfois, une lueur de premier jour, un air de matin. Quand tout commence.

Sur la plage la mer se retire loin des promenades en bois. De grands labyrinthes de flaques brillent sur l'étendue délaissée. Un corps-mort continue de flotter, attaché à sa longue chaîne. Des ombres balayent la plage. Les nuages traversent le ciel.

À l'étage, premiers bruits des pensionnaires. C'est l'heure où les soignantes ouvrent les portes des chambres pour laisser passer les chariots des petits déjeuners et des premiers soins. Les pensionnaires descendent rarement vers les grandes salles à manger du rez-de-chaussée. Trop long, trop difficile. Certains ne peuvent plus s'asseoir et restent allongés. D'autres préfèrent demeurer seuls. Pendant les jours de sortie sur la grève je croise mes compagnons d'étage.

Je vais mourir. Dans cette chambre qui est la mienne et où d'autres ont fini leur vie. Après avoir quitté leurs maisons, leurs appartements et pris le petit bagage qui contenait quelques vêtements. Brosse à cheveux, deux ou trois photos, un objet du passé. Ils sont arrivés un début d'après-midi, emmenés par un fils, une fille, un neveu, rarement un compagnon ou une compagne, le plus souvent transportés par ambulance. Le brancard traverse les couloirs. Ils viennent du dehors, de là où nous avons notre vie.

Qu'ai-je fait ? Jours et nuits à essayer de me souvenir. Qu'ai-je fait ? De bien, de mal, d'inoxydable pour résister à la disparition en cours. Les choses ne reviennent plus vers moi comme elles revenaient, à un rythme régulier, se mêlant au temps. Je vivais double. Mode mineur aujourd'hui. Déserté par les visages et les corps. Avant.

Réveil, bol de thé tiède du matin, soins sur mon corps couvert d'escarres. Attente face à la fenêtre. Derrière, la mer. Bruits de mes voisins de chambre. Leurs cris et leurs délires. Et la lente remontée vers le soir quand la nuit remplit ma chambre. Voix des téléviseurs. Calme soudain, lorsque les dernières lumières des chambres s'éteignent. Brillent encore les plafonniers des issues de secours.

## L'HÔPITAL MARITIME

La vie d'avant est loin, absorbée par la mer, recouverte de cette masse d'eau tour à tour sombre ou éclatante. Je m'efforce de croire. J'imagine que je finirai par arracher l'éclaircie des allées et venues, du mélange de l'eau et du sable.

Je reviens. Vers un pays natal. Après de longues années. Je reviens. Je suis dans mon bateau, chambre ouverte sur la mer, richesses tenues entre ces quatre murs et un récit à faire de mes années de voyage.

Ici, la vie est plus douce que là où nous étions. La plupart des pensionnaires ont vendu leurs derniers biens. Une valise pour emporter des souvenirs. Rattrapés par la maladie et le retrait des corps.

Premiers seins caressés, une nuit d'été. Jeune fille rencontrée sous les arbres. Le monde se remplit. La nuit est immobile. Juste cette poitrine qui respire pour moi. Pour moi seul.



J'ai pris des cahiers. Les vieux ne parlent pas. Toute la matinée ma chambre est grande ouverte sur le couloir. La soignante dépose ses médicaments. Elle mesure ce qui servira à maintenir ou corriger l'effet des drogues. Elle fait mon lit en me poussant du côté où les draps se tendent de nouveau.

C'est l'heure de la toilette. Je suis nu, la chemise remontée vers les épaules. La soignante passe doucement sur tout mon corps le gant mouillé dans une bassine posée sur le chariot. Elle lève mes jambes l'une après l'autre, tourne mon corps vers la fenêtre puis vers le mur pour atteindre mon dos et mes fesses. Elle passe une crème sur les blessures. Ses mains sont douces. Elle reste silencieuse. Je ne dis rien. J'ai perdu la mémoire d'une main de femme sur ma peau. Elle n'est pas la soignante mais celle qui m'infuse une

mémoire. Une accoucheuse de la vie d'avant. En arrivant, j'imaginai que j'aurais honte d'être nu, les os perçants sous la peau, mon vieux sexe ratatiné dans ses poils clairsemés et grisâtres. Je n'ai pas peur, abandonné devant elle, juste concentré sur ses mains qui ne lâchent jamais mon corps.

Notre silence est le cœur de ma journée. Tout se tait au même moment. Main de la soignante. Lorsque mon corps est de nouveau recouvert par le drap blanc, elle met sa main sur ma poitrine, longuement. Je sens mon cœur battre. Le bruit intérieur de mon cœur. Ses faibles battements viennent en écho, renvoyés par la présence de cette peau contre laquelle je respire. Pour sentir que je suis vivant. Pour connaître, quelques moments encore, la sensation d'une vie affleurant la mienne.

Savoir où j'en suis de ma mort. Accoucheuses qui touchent le ventre des futures mamans pour savoir où en est l'enfant et combien de temps prendra la descente vers la lumière du jour.

Tout repose ensuite. Les autres aussi doivent connaître cette main qui lave et qui apaise. Sensation

## L'HÔPITAL MARITIME

éphémère, minimale. Dans ce matin d'un ciel de mer, le long de plages où l'eau dessine ses figures.

Journées entrecoupées. Paix par instants. Comme autrefois sur la grève, abrité dans le trou de sable. Étonné que tout cela existe, la mer, le monde, les visages, l'envol permanent du temps. Lâché dans le bateau creusé par des pelles et des seaux. À attendre la marée, à guetter l'effritement de la coque.

J'attends. Le sable aujourd'hui ne résistera pas longtemps. J'aurai beau creuser. Offrir plus d'espace à la mer qui m'envahit. Au dernier moment je n'aurai qu'à m'enfuir un peu plus loin, un peu plus haut.

Jusqu'à midi nous sommes tranquilles. De temps en temps, la soignante vérifie que tout va bien. Goutte-à-goutte régulier. Douleur supportable.



## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



COMPOSITION : NORD-COMPO

IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU

DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2012. N° 105236 ()

*Imprimé en France*